

à Cocorico. Elle arrive, frappe à la porte — non, je me trompe, presse un bouton d'or, monsieur Cocorico est-il ici ?

— Non, mademoiselle.

— Est-il loin, vite, vite, où est-il ?

— Hélas ! mademoiselle, on l'a conduit cette nuit à l'asile de la Longue-Pointe.

Le voilà fou à son tour ! et fou furieux ! celui dont le génie éclairait le soleil même, est en camisole dans le cachot, numéro neuf, de l'asile ; il crie, cherche à se rappeler un nom qu'il ne peut finir : Min... Minn... Minn... — Hélas ! la chatte de la maison est la seule qui réponde à son appel.

Pendant ce temps, que fait Mina ! — Elle est au désespoir, fuit le monde, elle ne parle plus, ne dort plus, ne mange plus. Françoise a beau lui faire du pain doré, du sucre à la crème, elle plisse le bec et retombe dans sa rêverie. Elle va “ seule et solitaire, comme la tourterelle délaissée ”, se promener dans les champs “ à cette heure où tout porte à rêver : au moment où le soleil se couche et la lune se lève ” — car tous les romans sont écrits le jour de la pleine lune.

Mais pendant qu'elle est à contempler le dernier rayon de soleil “ qui dore les prés d'alentour et à attendre le lever de la lune qui viendra jeter ses reflets d'argent sur la verdoyante colline dont le sommet couvert de pommiers en fleurs jette un parfum qui enivre tout le monde à deux lieues à la ronde ” ; respirons — voici que, tout-à-coup, — un bœuf, un gros, gros bœuf furieux — dans tous les romans il y a un bœuf furieux ou un cheval qui prend l'épouvante — un bœuf furieux donc voyant cette jeune fille oser mettre le pied sur son domaine, part en mugissant ; de ses pattes il creuse de profonds sillons dans le sol, de ses mugissements il fait trembler la terre — quand la terre tremble, mes chers amis, c'est le bœuf roman qui beugle quelque part. Mina le voit venir, la peur la prend, pour une fois dans sa vie, elle oublie son Coco : le bœuf fonce sur elle ; et de ses cornes — car c'est toujours un bœuf à cornes, jamais un “ tocson ”, — qui s'emboîtent sous les bras de la jeune fille, il la soulève de terre où elle venait de perdre connaissance, et part avec une rapidité vertigineuse à travers les champs ; je n'ai jamais pu savoir exactement le nombre de barrières et de pagées de clôtures qu'il a enfoncées, avec Mina sur les cornes. Pauvre Mina ! dites-vous ; ne la plaignez pas, tout cela est

du mensonge, c'est de la folie, ça n'est jamais arrivé, l'auteur veut rire de vous. Pendant que le bœuf court et enfonce les barrières, revenons au jeune homme qui est sous les soins d'un aliéniste, médecin qui vient de découvrir un remède, le remède infailible dont lui seul a le secret. Cocorico guérit et part “ par le premier train ” pour aller trouver Mina.

Mais vous me dites, le bœuf court-il encore ? je n'en sais rien, il faut lire cinquante pages avant de revenir au bœuf qui, pendant ce temps-là brise tout sur son passage et porte “ l'épouvante au milieu des populations consternées ”.

Cocorico cherche donc Mina ; il frappe à la porte ; pas de Mina ; il demande aux voisins qui répondent : elle est partie avec sa servante depuis plus d'un mois et personne ne sait où elle est allée ; elle avait l'air malade et était d'une “ couleur rêveuse ” — vous n'avez peut-être jamais vu cette couleur-là ? ni moi non plus ; mais un écrivain va vous dire ce que c'est : c'est une couleur de blanc d'Espagne, mêlée d'une légère teinte d'aurore mourante ; vous le savez maintenant. — Cocorico la croit partie pour aller prendre les eaux de mer à Tadoussac. Il part “ par le premier train ”, arrive à la Rivière du Loup cinq minutes trop tard, le bateau vient de partir ; il se jette à la nage et on crie : “ Un homme à l'eau ! un homme à l'eau ! ” l'ingénieur renverse la machine, et Cocorico saute sur le bateau. Arrivé à Tadoussac, point de Mina ; il la cherche pendant le mois d'août — cette année-là, le mois d'août dure un siècle. — Désespéré, exténué d'anxiété, il alla demander à l'air de la campagne un peu de réconfort ; un soir, — “ seul et solitaire, il errait sans but dans un pré dont le foin vert parfumé, enivrait de son arôme tous les gens de la paroisse ” ; un nuage s'élève à l'horizon, le temps d'obscurcit, de gros nuages menaçants rasent la cime des arbres, mais il ne voit rien, tant il est absorbé dans ses rêveries ; tout-à-coup un bruit sinistre se fait entendre : il lève la vue et aperçoit un bœuf, aux naseaux fumants et tout en écume (il y avait de quoi). Juste ciel ! Qu'a-t-il entre les cornes ? Un coup de pistolet retentit dans les airs, la balle meurtrière traverse le cœur du bœuf. Cocorico dégage les habits de la fille des cornes de l'animal, lui parle ; la jeune demoiselle est sans connaissance — on pourrait l'être à moins. Il